

Chaque week-end, les premières pages d'un roman de la rentrée

«Les jours de calme, j'aime attendre mes avions dans cette alcôve»

L'immensité du monde.

Sous la voûte du Terminal 2E, Je la perçois chaque jour. A côté de moi, un passager ouvre son PC, il doit être en avance, il ne regarde jamais le panneau d'affichage où s'inscrivent les numéros des vols. Flux de femmes voilées. Famille russe en errance. Six Japonaises, cheveux teints roux, sortent d'un magasin Health and Beauty, bardées de sacs Sephora, Gucci, Yves Saint Laurent.

«Assurez-vous de ne pas oublier vos bagages, *make sure that you have all your luggage with you.*»

Peu d'enfants. Quasiment aucun groupe. L'atmosphère est au calme en ce matin de semaine. Un Noir, très élégant, pèse et repèse son énorme valise. Il n'en revient pas du poids qui s'affiche. Affalés sur des chaises, des Indiens somnolent, pieds nus en appui sur leurs bagages. Des hommes d'affaires discutent. La plupart feront l'aller-retour dans la

journée. Escaliers roulants à ma droite. J'hésite. Pour rien au monde, Je ne veux rater l'arrivée des passagers de l'AF 445 en provenance de Rio. Il vient d'atterrir, j'ai encore quelques minutes. Face à la sortie 8, un groupe d'hôtesse China Southern passe en riant aux éclats. Après, c'est le vide, comme si cette partie du terminal avait été évacuée. Le dôme du toit, immense, vient s'échouer quelques dizaines de mètres plus loin. Coque renversée sous laquelle je marche.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent, je m'y engouffre. Capacité maximum : 26 personnes, 2000 kg. Derrière les vitres qui donnent sur un ciel gris, un bus Sheraton traverse l'autopont qui surplombe les terminaux. Il semble voler. J'appuie sur le bouton 0 des Arrivées, me laisse glisser, visage collé à la vitre. L'autopont disparaît dans la descente. À l'étage inférieur, les bretelles d'accès routiers deviennent le toit sous lequel cars de tourisme et vans privés se garent. Trois fois, je remonte, trois fois, je redescends. Les portes s'ouvrent à nouveau. Un vigile entre.

«Vous montez?»

Lui, je ne l'ai jamais vu. Je file sans répondre. Au bar de l'Expressamente, un Américain

Dans le grand hall, il ne reste plus que moi et lui. L'homme au foulard dont les yeux fixent à présent le sol. Personne n'est venu à sa rencontre, personne ne viendra plus. Mains agrippées à la barrière, il ne se résout pas cependant à partir. Il reste immobile, suspend le temps. Le moindre geste, le charme serait rompu. Il en est beau. Beau de cette attente qui tend son corps vers l'impossible.

gueule dans son portable qu'il n'a aucune intention de revenir et qu'il n'est certainement pas prêt à... Sa voix se perd. Il a les larmes aux yeux. Je vire à gauche vers les seize portes vitrées de la plateforme des Arrivées du 2E. Toutes sont recouvertes d'un film opaque. Au-dessus, six téléviseurs retransmettent les données de chaque vol. Au centre, un écran plasma géant branché vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur la chaîne LCI : inondation dans un bidonville d'Asie, deux hommes, l'air hagard, aident une famille à monter sur une barque, onze policiers égyptiens tués dans un attentat au Sinaï, un cuisinier soupçonné d'avoir mangé un chien.

Hier, à la même heure, c'était la victoire surprise d'un tennisman dont je n'ai pu lire le nom : une femme a détourné mon attention. Les portes ont coulisé, elle s'est mise à courir vers un jeune garçon. Ils se sont pris dans les bras. Longtemps... sans jamais s'embrasser, ce qui m'a fait dire à Vlad que c'était peut-être



ROISSY TIFFANY TAVERNIER

Sabile Wespieser, 280 pp., 21 €
(en librairie le 30 août).

L'aéroport comme un «conco» pour les nombreux SDF qui vivent là comme dans les entrailles d'une baleine futuriste. Pour

la narratrice, Roissy est même sa «seule mémoire», puisqu'elle ignore pourquoi elle est là. Des filaments de cauchemar se glissent dans la trame de ses journées, de ses nuits, mais son savoir est limité aux règles de sa survie. En premier lieu, il faut marcher, se déplacer tout le temps, de préférence en traînant une valise, et en changeant de vêtements, afin d'échapper à la vigilance

des 1700 policiers, et des centaines de caméras. Choisir un départ ou une arrivée, une profession et une raison de voyager, échanger quelques mots avec les voyageurs : un jeu de rôle que l'héroïne assume avec entrain. Elle a ses amis, ses repères, ses russes. Et davantage de ressources pour affronter la violence que pour résoudre l'énigme de son identité. **CLD.**

son fils. Vlad a secoué la tête. Il ne comprend pas que je m'intéresse à ces choses. *Elles ne m'appartiennent pas.* Mais alors rien ne nous appartient. Une fillette épuisée s'est réveillée en pleurant dans les bras de sa mère. Un couple brésilien l'a prise en photo. Peut-être à cause de sa robe à smocks (ces robes, me suis-je dit, ne doivent pas exister au Brésil). Le couple a fini par s'éloigner, les derniers passagers du vol à leur suite.

C'était hier cela.

Aujourd'hui, deux femmes et un garçon brandissent une pancarte : «Vive Gégé le plus Beau !» Il y a aussi un grand-père avec son petit-fils, quelques chauffeurs avec leurs écritures et puis cet homme, la cinquantaine, foudrait autour du cou, que je suis sûre d'avoir déjà vu. Mais où ? Les portes s'ouvrent, une première passagère débarque. Elle doit avoir mon âge, s'avance, cherche quelque'un du regard. Elle est bronzée, ne sourit pas. Il n'est pas là. Voilà ce que disent ses yeux. Un flot d'hommes d'affaires la bouscule, suivi de près par un groupe de touristes polonais. Les hôtes disparaissent. Les touristes se dispersent. «Les navettes pour *reach* la capitale s'y vont plus ?»

C'est le dernier passager, un grand blond, vingt-huit, trente ans, poncho péruvien, sac à dos bardé d'autocollants *Save the Planet*. Je lui indique la direction du VAL. Il s'éloigne sans prendre le temps de me remercier. Dommage, il avait plutôt bonne tête, et j'aurais eu envie de lui poser un tas de questions : quel temps fait-il au Brésil ? L'aéroport, là-bas, il est comment ?

Dans le grand hall, il ne reste plus que moi et lui, l'homme au foulard dont les yeux fixent à présent le sol. Personne n'est venu à sa rencontre, personne ne viendra plus. Mains agrippées à la barrière, il ne se résout pas cependant à partir. Il reste immobile, suspend le temps. Le moindre geste, le charme serait rompu.

Il en est beau. Beau de cette attente qui tend son corps vers l'impossible. Bientôt le vol d'Edimbourg, puis celui de Santiago du Chili. Je jette un dernier coup d'œil vers lui, espérant croiser son regard. Mais non, il demeure comme pétrifié. Je n'ai plus qu'à retourner aux images LCI qui passent en boucle : une fusillade a fait sept morts dans un lycée aux USA.

Hier, tard dans la nuit, des sangliers ont traversé les pistes. Imen (badge), femme de ménage au T2D, me donne l'info en astiquant l'énorme pot de l'espace végétal où pousse un palmier nain. Elle me parle à présent de la

côte sauvage du sud de l'Espagne d'où elle est originaire, des serres artificielles qui, depuis vingt ans, ont envahi le paysage au point de faire penser que la terre, à cet endroit, n'est plus qu'une immense étendue de plastique bleu.

Elle s'éloigne à pas lents. Une voix lointaine annonce l'embarquement du AF54 pour Marrakech. Je me cale dans un siège en cuir, ferme doucement les yeux.

Les jours de calme, j'aime attendre mes avions dans cette alcôve. Au sol, le parquet est chaud. Sur chaque mur, un grand rectangle de fougère. Au moindre rayon de lumière, à travers la baie vitrée, la lumière s'engouffre et l'illumine.

Trois passagers obèses passent en s'esclaffant. Les yeux mi-clos, je me demande si pour avoir assez de place, ils ne sont pas obligés de s'acheter deux billets chacun.

Plus tard, au T2E, je croise un type de retour du Burkina Faso où il vient de créer une association d'aide aux pêcheurs victimes des déchets causés par les hippopotames.

«Quand ces satanées bestioles se prennent dans leurs filets, ils les détruisent quasi systématiquement. Or là-bas, un filet coûte près de 400 euros, une somme astronomique pour les pêcheurs qui, du jour au lendemain, perdent leur boulot et se retrouvent endettés jusqu'au cou ! Mais allez expliquer ça à des touristes exaltés venus par cars entiers pour les photos graphiques !»

Je l'accompagne jusqu'à l'entrée de la gare TGV. Il jette un oeil sur ma valise.

«Et vous, vous partez où ?»

«Moi ? A... Shanghai. J'ai rencontré quelqu'un là-bas. Je compte peut-être m'y installer.»

Il me serre chaleureusement la main, dévale les escaliers en me faisant de grands gestes. Je le regarde disparaître, le cœur battant. Je ne sais pas pourquoi, la gentillesse des gens me bouleverse.

Dehors, je compte pas moins de douze sillages d'avions dans le ciel. Un équipage Japan Air lines descend d'un minibus. Tous parlent du sale temps à Tokyo, je ne peux m'empêcher de sourire. De retour dans le hall, je jette un oeil sur le tableau d'affichage. Mon vol décolle dans plus d'une heure, j'ai tout mon temps.

Tout à l'heure, quand les derniers passagers de mon vol auront embarqué, je prendrai le CDGVAL. Les jours de soleil, quand le wagon de tête sort du tunnel, c'est toujours le même éblouissement. J'en profite pour railler un reste de sandwich ou de pizza que, très souvent, des touristes laissent sur les sièges.

Au Relay, je termine de lire *la Mort d'une héroïne rouge*, pioche un nouveau roman au hasard.

Mma Ramotswe possédait une agence de détectives en Afrique, au pied du mont Kgale. Voici les biens dont elle disposait : une toute petite fourgonnette blanche, deux bureaux, deux chaises, un téléphone et une vieille machine à écrire. Il y avait en outre une théière, dans laquelle Mma Ramotswe (seule femme détective privée du Botswana) préparait du thé rouge. Et aussi trois tasses : une pour elle, une pour sa secrétaire et une pour le client...

Je souris. Celui-là aussi, je le lirai jusqu'au bout, mais pas d'une traite. Si les vendeurs ont l'habitude des voyageurs qui traînent, ils finissent toujours par remarquer ceux qui font du sur place. Je longe les rayons, parcours les titres des magazines, «A qui pensent les animaux ?», «Et si on s'arrêtait tous de travailler ?», «Maigrir sans avoir faim...» Devant la caisse, un couple me demande d'où partent les bus pour Paris. Je les regarde se tenir la main. Une fraction de seconde, je donnerais tout pour être eux.

Carte Air France

Chaque achat dessine un peu plus votre voyage...

Dans les haut-parleurs, la voix de l'hôtesse rappelle qu'il est interdit de fumer. Je descends à l'étage des Arrivées, commande à Sarah (badge) un café, ferme un instant les yeux, m'imaginer dans les rues de Shanghai.

Un brouillard épais de pollution recouvre la ville. Des buildings gigantesques enserrant des avenues bondées. Il fait très chaud et moite. Je lève la tête pour happen un bout de ciel, j'évite de justesse un cycliste surchargé. Puis, la nuit tombe. Abrupe. Le long du Bund, je contemple le reflet des gratte-ciel dans les eaux noires du Huangpu : galaxie insonore et liquide où j'aimerais plonger.

Tout à l'heure, quand les derniers passagers de mon vol auront embarqué, je prendrai le CDGVAL. Les jours de soleil, quand le wagon de tête sort du tunnel, c'est toujours le même éblouissement. J'en profite pour railler un reste de sandwich ou de pizza que, très souvent, des touristes laissent sur les sièges. Une fois même, une petite valise où j'ai trouvé des vêtements d'enfants.

«Vous partez où ?»

Elle doit avoir cinquante ans, elle porte un trench noir.

«Heu... Je... A Manille, et vous ?»

«Moi, à Sydney. J'offre le voyage à ma mère. — Un beau cadeau !»

Elle sort de sa poche son badge Air France.

«Depuis que je travaille ici, j'ai droit à quatre voyages gratuits pour mes proches. Du coup, ma mère n'arrête pas. L'année dernière, tenez, elle est partie à Moscou, à New York et à Dubaï ! Pour une femme qui n'avait jamais mis les pieds dans un avion avant l'âge de soixante-deux ans, pas mal, non ?»

A l'arrêt du Parking PR, deux stewards AF montent et la saluent. Je m'éloigne un peu, les entends évoquer les sangliers sur les pistes cette nuit.

«Huit ? Mais c'était toute une famille alors !»

Je ferme les yeux, j' imagine le troupeau traversant les pistes sous les rayons de la lune. Leurs ombres face aux géants immobiliers.

A la gare du T1, tout le monde descend. J'entends parler «mes» AF d'une réunion CGT qui doit se tenir au sujet d'un problème de réduction de personnel. Je me dirige vers les toilettes, relâche mes cheveux. Il est temps de choisir une autre destination. Tiens, et pourquoi pas Dakar ? Il paraît qu'on y fait de bonnes affaires dans le textile et qu'il n'y a rien de plus beau qu'un lever de soleil sur la Petite-Côte en décembre. ◀

LE WEEK-END PROCHAIN
SYMPATHIE POUR LE DÉMON
de BERNARDO CARVALHO